

LA RESISTANCE AU FEMININ

Complément au dossier pédagogique de l'exposition « Ne meurent que ceux que l'on oublie » sur la rafle à l'Institut Gatti de Gamond du 12 juin 1943.

Page | 1

« La Résistance au féminin » fait suite à l'exposition « Ne meurent que ceux que l'on oublie » et s'inscrit dans un projet au long cours ; celui de faire connaître et de transmettre l'histoire des enfants et des adultes de l'Institut Gatti de Gamond, raflés le 12 juin 1943. Elle vise à mettre en lumière l'engagement de jeunes filles et de femmes liées à cet Institut dans la Résistance à l'Occupation allemande.

L'histoire et son enseignement ont longtemps ignoré le rôle des femmes dans la Résistance, en négligeant leurs actions ou en les reléguant au second plan. Si l'on se réfère aux statistiques officielles établies après la guerre, les femmes ne représenteraient « que » 15% des résistants en Belgique. Pourtant, elles sont bien plus nombreuses à avoir rejoint les rangs de la Résistance et à avoir combattu l'occupant. Leur engagement fut même parfois précocement. En effet, certaines femmes prirent part très jeunes à l'action sociale et s'opposèrent au fascisme en solidarité avec les réfugiés espagnols. Cette sous-estimation s'explique, notamment, par le fait qu'un grand nombre d'entre elles n'ont pas entrepris les démarches pour faire reconnaître leurs actions à la fin de la guerre.

Le rôle des femmes dans la Résistance reste, dans la grande majorité, attaché à des fonctions qui leur incombaient traditionnellement : intendance, hébergement, faux papiers, soins, courriers ou agents de liaison, distribution de tracts, travail de secrétariat... Ces tâches en apparence simples n'en demeurent pas moins risquées et indispensables au fonctionnement des réseaux.

A l'Institut Gatti de Gamond, cohabitèrent résistance armée et hébergement de Juifs étrangers. Les portraits présents au sein de l'exposition nous permettent de mieux appréhender la diversité des engagements. Ils nous éclairent sur l'héroïsme et la résistance quotidienne dont ces femmes, comme beaucoup d'autres, ont fait preuve.

L'exposition se compose d'extraits du livre de Frédéric Dambreville, *Les Disparus de Gatti de Gamond* (CFC-Editions, avr. 2022) ainsi que des résultats de nouvelles recherches effectuées par l'auteur et Guy Marchand, illustrés par une iconographie variée. Elle reprend également, à destination d'un public jeune, des articles et des planches de BD réalisées par les élèves de 6^e primaire de Molenbeek Saint-Jean.

Portraits des Résistantes



Magdeleine Chapelier (rescapée)

Née à Kertch en Pologne en 1914
29 ans lors de la rafle

Magdeleine Chapelier est une résistante. Elle n'est pas juive. Femme de Jacques Grippa, chef d'état-major des Partisans armés, elle est une amie d'Odile Henri-Ovart qui l'héberge à l'Institut car elle est enceinte. Au cours de la rafle, elle détruit sa fausse carte d'identité, de peur d'être soupçonnée de résistance, et donne la vraie. Néanmoins, elle est arrêtée, conduite au siège de la Sipo-SD et enfermée à la Caserne Dossin. Grâce à l'intervention de ses parents, qui fournissent la preuve que ni eux, ni ses grands-parents sont juifs, elle est libérée le 15 juillet, les nazis l'ayant déclarée *Vollarierin*, soit « aryenne pure »...

Page | 2



Julie Delwiche (survivante)

Née le 5 mars 1918 à Corroy-le-Grand (Belgique)

Julie Delwiche est la secrétaire de l'état-major de la Légion belge, un mouvement de la Résistance intérieure belge contre l'occupant. Elle est notamment chargée de la conduite vers l'Espagne des réfugiés désireux de passer en Angleterre. Engagée au sein de l'organisation, elle en devient une pièce maîtresse en s'avérant une « véritable spécialiste du franchissement de la ligne de démarcation ». Elle habite, avec d'autres résistants, dans une dépendance de l'Institut Gatti de Gamond, au 45 rue Saint-Michel, où l'état-major de la Légion belge se réunit également. Le 22 février 1943, elle est arrêtée au côté d'André Gillet et Leopold Stiers par la *Geheime Feldpolizei*. Elle est enfermée à la Caserne de Gendarmerie d'Etterbeek puis à la prison militaire de Saint-Gilles. Elle est par la suite déportée en Allemagne dans un premier temps à la prison d'Essen, de Kreuzburg puis au camp de concentration de Ravensbrück et de Mauthausen. Elle est libérée par les Américains et rapatriée en Belgique par la Suisse.



Hélène (Chaja) Gancarska (survivante)

Née à Tomaszow en Pologne le 6 mai 1925 – 2003

18 ans lors de la rafle

© Kazerne Dossin

Hélène Gancarska arrive en Belgique en 1928 avec ses parents, son petit frère et sa petite sœur. La famille s'installe à Anderlecht. Exclue de l'école en 1941, elle travaille alors avec son amie, Fela Perelman, à l'école « Nos petits », que celle-ci a fondée pour permettre aux enfants juifs de poursuivre leur scolarité. En novembre 1942, l'école « Nos petits » doit fermer de peur que les enfants ne soient arrêtés. Une inspectrice d'école propose alors à Hélène de travailler pour le pensionnat Gatti de Gamond où des enfants juifs sont cachés. Engagée par le Front de l'Indépendance, elle fait partie de son service social – Solidarité -, section 'placement d'enfants' que gère Yvonne Jospa. Elle est « courrière » et permet aux enfants d'avoir des faux papiers ou des bons de ravitaillement. A la Caserne Dossin, Hélène est repérée par des femmes appartenant aux « Partisans Armés » de la Résistance et son numéro de transport est changé au dernier moment et elle n'embarquera pas dans le même wagon que les

enfants. Elle va être déportée et connaître plusieurs camps : Ravensbrück, Malchow, Leipzig. Elle s'échappe des marches de la mort et est libérée en avril 1945.



Andrée Geulen (rescapée)

Née le 6 septembre 1921 à Schaerbeek

Morte le 31 mai 2022

© Yad Vashem

Andrée a réalisé des études à l'École normale pour devenir institutrice et commence à exercer dans une école primaire de la capitale belge. Un matin de 1942, elle voit arriver certains de ses élèves à l'école avec l'étoile jaune. Avant ce moment, elle n'avait pas conscience des diverses ordonnances antijuives déjà en vigueur. Indignée par la discrimination que ces élèves subissent, elle leur demande de porter un tablier afin de cacher ce symbole stigmatisant.

Ancienne camarade de classe d'Andrée Ovar, elle va être hébergée par la famille au sein de l'Institut Gatti de Gamond mais n'y travaille pas. C'est ainsi, que par l'intermédiaire d'Odile Henri, elle va être présentée à Ida Sterno et commencer à travailler pour le CDJ. Sa tâche consiste à accompagner des enfants juifs jusqu'à leur cache. Entre le printemps 1943 et la Libération, elle va accompagner plus de 300 enfants en lieu sûr. Lors de la rafle au pensionnat, Andrée échappe à l'arrestation et part prévenir les enfants juifs externes à l'Institut, de ne pas venir à l'école le lendemain matin. En 1989, Andrée se voit attribuer le titre de Juste parmi les Nations par l'Etat d'Israël et en 2004 elle reçoit le titre de Mensch du CCLJ.



Odile Henri-Ovar (assassinée)

Née à Orp-le-Grand le 29 mai 1892

51 ans lors de la rafle

Décédée au camp de concentration de Bergen-Belsen en mars 1945

Directrice de l'Institut Gatti de Gamond

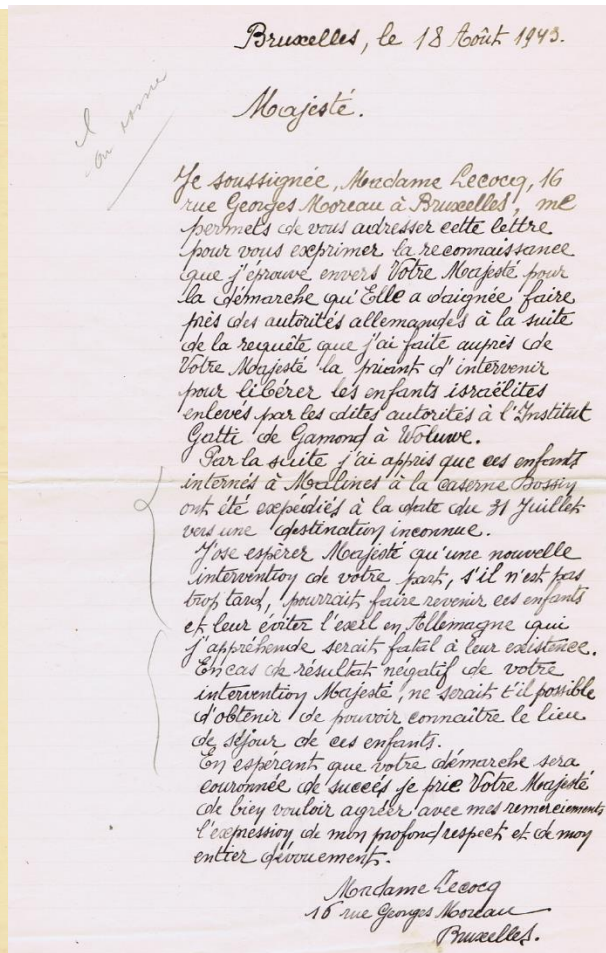
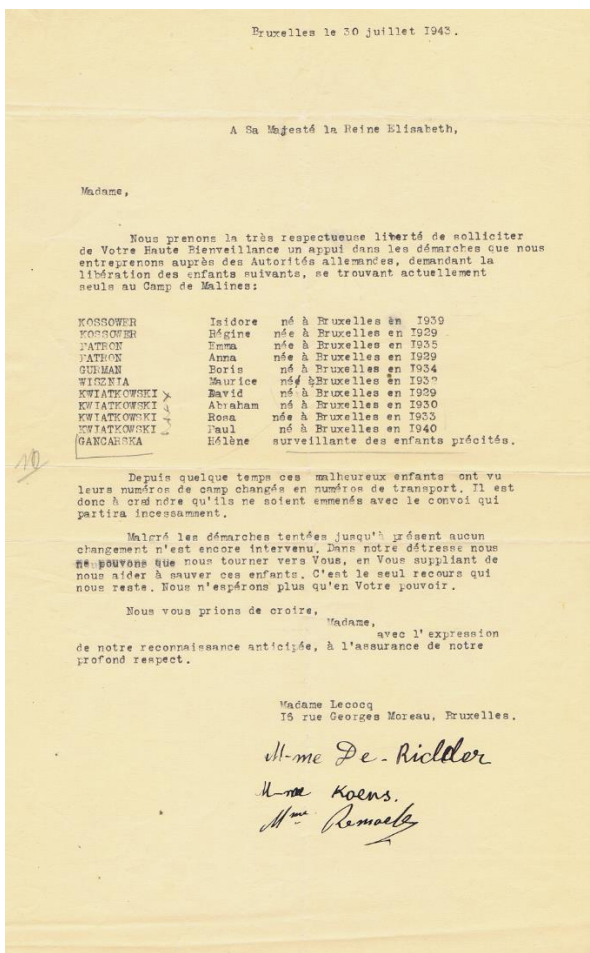
© Michel Caldana

Odile Henri, institutrice de formation, loue, avec son mari, l'Institut Gatti de Gamond dans les années 1920. Avec son mari, Rémy Ovar, ils entrent dans la Résistance et sont membres depuis 1941 de la Légion belge, qui deviendra l'Armée Secrète. La même année, ils hébergent l'état-major central de la Légion Belge dans l'annexe du pensionnat ; puis des aviateurs, des combattants, des réfractaires. « La directrice entre ensuite en contact avec le Comité de Défense des Juifs, dit CDJ, créé à la fin de 1942, quand les grandes rafles sévissent en Belgique et que les enfants eux-mêmes sont pourchassés, n'ayant plus le droit d'école, tout simplement de vivre. » Le jour de la rafle, elle est conduite à la Sipo-SD puis incarcérée à la prison de St Gilles. Le 24 mars 1944, après de nombreux interrogatoires menés par la Gestapo, Odile Henri-Ovar est déportée au camp de concentration de Ravensbrück en tant que prisonnière politique. Transférée à Bergen Belsen en février 45, elle y meurt un mois plus tard dans des conditions terribles. Le 8 décembre 1994, Odile Henri reçoit à titre posthume le titre de « Juste parmi les Nations » décerné par l'Etat d'Israël.



Madame Lecocq

Le couple Lecocq est propriétaire de la maison où les familles Lipstadt et Kossower résident à la rue de l'Instruction, 88 à Anderlecht. Les Lecocq habitent dans la rue perpendiculaire, rue George Moreau n°16. Les familles s'entendent bien et ont élaboré une stratégie de fuite en cas de rafle dans le quartier. En effet, leurs jardins étant communicants, il est convenu que les Lecocq laissent la porte de leur cour ouverte, au cas où. Lors de leur internement à la Caserne Dossin, Bernard Lipstadt, ainsi que d'autres enfants, firent des demandes de colis de ravitaillement à Madame Lecocq, qui leur en enverra à plusieurs reprises. Madame Lecocq adresse deux lettres à la reine Elisabeth afin de demander la libération des enfants rafiés le 12 juin 1943 au pensionnat Gatti de Gamond. La première lettre est envoyée le 30 juillet 1943, la veille du départ du XXIe convoi qui emmène les enfants vers la mort. Le 18 août, Madame Lecocq adresse une seconde lettre à la reine, ne renonçant pas à l'espoir d'une intervention de sa part et de les voir revenir.





Andrée Overt (rescapée)
Fille d'Odile Henri et Rémy Overt
Née le 6 mars 1921 à Piétrain – 2004
21 ans lors de la rafle
© Michel Caldana

Andrée Overt suit sa scolarité à l'Institut Gatti de Gamond, puis étudie à l'Ecole normale où elle rencontre Andrée Geulen, elles se lient d'amitié. Elle travaille avec sa mère à l'Institut. Arrêtée lors de la rafle, elle est incarcérée plus de 40 jours à la prison de Saint-Gilles. Elle est violemment interrogée à plusieurs reprises. Grâce à l'intervention de sa tante, qui a un contact privilégié avec la princesse Ruspoli, maîtresse du général von Falkenhausen, la famille Overt reçoit la possibilité qu'un de leurs membres, un seul, puisse sortir de prison. Andrée retrouve la liberté le 29 juillet 1943.

En 1980, Andrée Overt-Maucourant crée un service laïque de placement familial pour des enfants en détresse, elle le nomme : *Famille d'accueil Odile Henri*, en hommage à sa mère.

Cette asbl est toujours active aujourd'hui et prend soin de plus de 300 enfants en leur trouvant des familles d'accueil dans toute la Belgique.



Ida Sterno (rescapée)
Née à Bucarest en 1902
Morte le 14 mai 1964 à Bruxelles
© Yad Vashem

Ida Sterno est une assistante sociale d'origine juive roumaine. Son engagement dans l'action sociale commence dès 1936, lors de la guerre espagnole, lorsqu'elle vient en aide aux enfants réfugiés espagnols. En 1942, elle devient membre du Comité de défense des juifs (CDJ) et prend la direction du groupe Placement (placement des enfants juifs dans leur cache). Elle met au point, avec Yvonne Jospa et Maurice Heiber un plan de sauvetage des enfants juifs de Belgique. En mai 1944, elle est arrêtée et détenue durant quatre mois par la Gestapo à Malines. Elle échappe à la déportation grâce à l'avancée des troupes alliées lors de la libération. Jusqu'à sa mort, elle maintient des contacts avec ceux dont elle s'était occupée. Après la guerre, elle travaille un temps pour l'Aide aux israélites victimes de la guerre (AIVG) qui remplace le CDJ et l'Association des Juifs en Belgique (AJB - dissoute en août 1944).



Rachel, Jeanne Tomar (assassinée)
Née le 28 novembre 1930 à Anvers
12 ans et demi lors de la rafle
Arrive en mars 1943 au pensionnat
Nom de guerre : Jeanne Van Ingelghem
© Kazerne Dossin

Le père de Rachel, Chaïm Tomar, est originaire d'une région aujourd'hui située en Lituanie. Il est tailleur. Sa mère, Feiga Farkas, vient d'un village qui se trouve actuellement en Ukraine. Le père de Rachel, Chaïm, est arrêté en 1940 comme « suspect » car il est apatride et on le soupçonne de connivence avec l'ennemi. Il est, avec d'autres suspects, déporté en France avant d'être assassiné sans jugement à Abbeville, ou en

chemin. Rachel habite avec sa mère jusqu'en 1942, puis elle est confiée à sa tante qui quitte Anvers au moment des grandes rafles. Rachel arrive en mars 1943 au pensionnat Gatti de Gamond. Lors de la rafle, elle se met du côté des « non-juifs » et refuse de donner sa véritable identité. Elle est emmenée au siège de la Sipo-SD puis à la Caserne Dossin. L'*Untersturmführer* Boden lui fait subir lors de l'*Aufnahme* une fouille corporelle poussée, comme d'autres jeunes filles arrêtées avec elle. Refusant toujours de donner son vrai nom, elle est fouettée par Boden et séparée du reste du groupe. Rachel est finalement déportée sous le numéro 214, dans un wagon différent de celui des autres enfants. Elle est la seule du groupe à être déportée sous son faux nom, Jeanne Van Ingelghem. Elle est assassinée dès son arrivée à Auschwitz-Birkenau.

Le travail d'histoire et de mémoire

Dans la continuité de l'exposition « Ne meurent que ceux que l'on oublie », Guy Marchand, professeur-bibliothécaire à Molenbeek Saint-Jean et Frédéric Dambreville, l'auteur du livre *Les disparus de Gatti de Gamond*, ont approfondi la recherche historique en consultant les dossiers d'ARA (Agents de Renseignement et d'Action) auprès de la Sûreté de l'État.

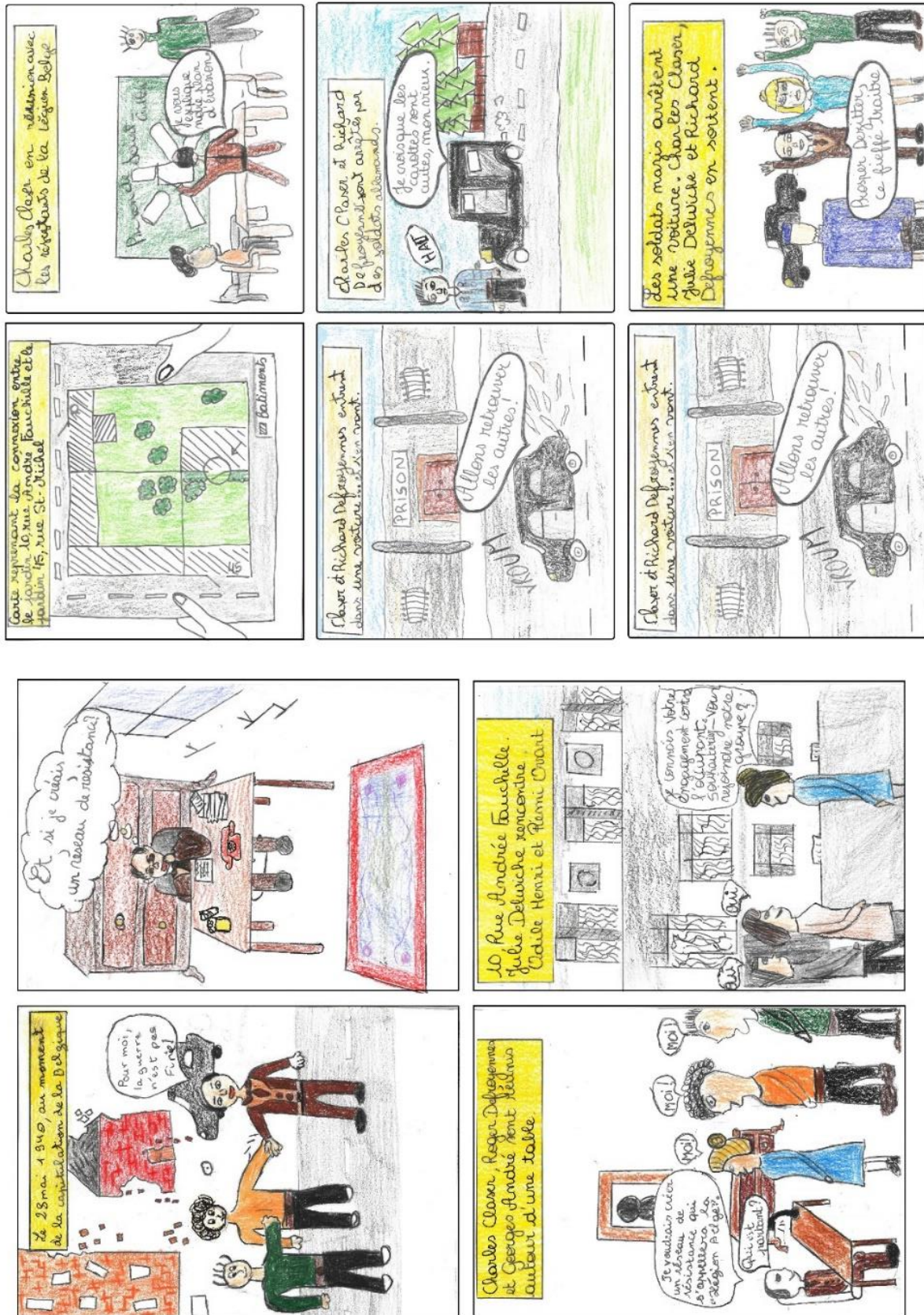
Ils ont poursuivi leur travail de mémoire avec les élèves de 6^e primaire des écoles « La flûte enchantée », classes d'Aline Verhaegen et de Guillaume Martynoff, et de « Tamaris », classes de Céline Van Laeken et de Marine Van Reijssen.

Comme l'année précédente, les élèves ont visité des lieux de mémoire, ont suivi des parcours mémoriels, ont écrit des articles et ont réalisé des planches de bandes dessinées, cette fois centrés sur la Résistance au féminin à Gatti de Gamond.



La classe d'Aline Verhaegen à la Maison d'Izieu © CCLJ

Voici quelques-unes de leurs réalisations visibles dans l'exposition :



Oser prendre des risques au péril de sa vie !

Les femmes présentes au pensionnat Gatti de Gamond et son annexe, pendant la Seconde Guerre mondiale, ont joué un rôle important dans la résistance belge tantôt en cachant des enfants juifs tantôt en participant activement aux actions de la Légion Belge malgré les risques encourus.

Après la campagne des 18 jours, la Belgique capitule et Charles Claser décide de poursuivre la lutte contre l'occupant.

Il crée en septembre 1940 la Légion belge. Fin 1940, il est rejoint par Richard Defroyenne et Julie Delwiche. Début 1941, Julie Delwiche recrute Odile Henri et Remy Ovar.

Le pensionnat avait deux parties : le bâtiment principal et un autre bâtiment. Ce deuxième bâtiment est devenu un lieu de rassemblement pour la résistance.

Alors que les combats en Belgique avaient duré 18 jours et que l'armée belge était vaincue, des soldats courageux ont continué à lutter contre l'ennemi.

Même dans les ténèbres, la lumière peut briller

Julie Delwiche était l'une de ces femmes courageuses. À seulement 23 ans, elle était surnommée "La Petite", mais son action était immense. Elle faisait partie du réseau de résistance la Légion Belge et du Service de Renseignements Ferrand,

un réseau d'espionnage. Elle a risqué sa vie pour aider les parachutistes alliés à s'échapper vers l'Angleterre.

Malheureusement, Julie et ses camarades ont été capturés par les Allemands et emprisonnés. Ils ont subi de terribles traitements et ont été déportés. Mais Julie a survécu et est revenue chez elle, témoignant du courage des femmes de la

Résistance.

Des femmes comme Odile et Andrée Ovar ont également joué un rôle crucial, en cachant des enfants juifs au pensionnat. Le CDJ les plaçait pour les protéger des nazis, soit dans des familles d'accueil, soit dans des institutions.

Andrée Geulen, une enseignante, est même devenue une résistante, sauvant de nombreux enfants.

Ces femmes ont risqué leur vie pour lutter contre l'occupation et sauver des vies. Leur courage et leur détermination sont un exemple pour nous tous, rappelant que même dans les moments les plus sombres, il y a toujours de la lumière et de l'espoir.

Classes d'Aline et de Guillaume (La Flûte Enchantée)

